

Les Français d'Algérie cinquante ans après : l'Histoire à l'épreuve de la fiction

Richard Spiteri*
University of Malta

Abstract

Algerian independence in 1962 sparked in that country a mass exodus of Biblical proportions of French Europeans. This paper purports to survey how Pieds-Noirs fare in French fiction literature today, that is a half century after these dramatic events. Despite Evelyne Sellés-Fischer's lament that children of Pieds-Noirs eschew any interest about the life their families led in French North Africa, in fiction literature the situation is totally different. French readers are spoilt for choice between sagas of Pieds-Noirs families, political novels, romans à thèse, memory novels, memoirs about the return to the land of birth and mention must be made of the plethora of autobiographical works by Pieds-Noirs. Perhaps the most remarkable of Pieds-Noirs authors of Maltese lineage is Pierre Dimech born in Algiers. The writings of Dimech bear witness to the resilience of an author who turned the trauma of 1962 into a blessing after his discovery of the land of birth of his ancestors, that is the Maltese islands.

Une certaine littérature, qui n'est pas nécessairement marginale, continue, cinquante ans après l'exode, à traiter de ce groupe sociologique singulier que forment les Français d'Algérie. Quelques auteurs sont eux-mêmes des Français d'Algérie, d'autres pas du tout. Evelyne Sellés-Fischer, représentante typique de ceux-là, se plaint qu'aujourd'hui les enfants des Pieds-Noirs se désintéressent de l'expérience de leurs parents.¹ Cette indifférence implique-t-elle l'effacement graduel du souvenir ? À cinquante ans de distance d'un des moments les plus difficiles pour les Pieds-Noirs, autrement dit, leur anabase vers la France métropolitaine, on est plutôt frappé par les formes variées des fictions qui les concernent : romans politiques, romans à thèse, romans de la mémoire, romans du retour, sagas de familles pieds-noirs, un roman de l'écrivain américaine Claire Messud, bien sûr, en langue anglaise. Une séquelle du drame des Pieds-Noirs, c'est-à-dire, l'attentat contre la vie du général De Gaulle perpétré au Petit-Clamart, le 22 août 1962, a inspiré à Alice Ferney le roman *Passé sous silence*. Puisque les Pieds-Noirs sont toujours honnis par des députés du Front de libération nationale (FLN), nous laissons de côté la littérature d'auteurs de souche algérienne. Nous faisons exception pour Boualem Sansal, auteur qui a pris la peine de se mettre en relations avec les Français d'Algérie. L'exode de 1962, tout en constituant la raison d'être des rapatriés, ne devrait pas obséder ceux qui l'ont vécu au détriment de tout autre aspect des actualités, des relations internationales, etc. La guerre d'Algérie fait partie désormais des archives de l'histoire néo-contemporaine. La meilleure manière d'éviter la chosification de cet événement, c'est de deviner son écho dans tel incident sociopolitique récent, de comprendre que les leçons que l'on peut tirer de la guerre d'Algérie durent dans le temps, qu'il suffit que la tension s'attise entre deux parties adverses pour qu'un Pied-Noir fasse le parallèle avec ce qu'il avait enduré auparavant. Comment un fait historique se transforme-t-il en mythe ? Quels éléments font d'un fait historique, un point de repère auquel les auteurs reviennent, qu'ils réécrivent, qu'ils métamorphosent au gré de leur désir. Mythe qui continuerait à lancer ses appels pressants à l'imagination. Les tribulations des Pieds-Noirs d'il y a un demi-siècle offrent, jusqu'aujourd'hui au moins, un terrain fertile aux écrivains qui souhaitent y faire valoir leurs talents quitte à susciter parfois des polémiques.

*Richard Spiteri is Associate professor within the French Department of the University of Malta. He obtained a PhD in French literature from the Sorbonne and published three books in France and in Germany one of which is an edition of the memoirs written by a Maltese surgeon in the Napoleonic armies.

¹ Evelyne Sellés-Fischer, *Enfin tu es revenue au pays* Préface de Raphaël Draï (Paris: éd. Les Cygnes, 2012), 101.

Une Cause sabotée

En lisant les romans sur l'Algérie française qui se publient actuellement, on capte un message, c'est-à-dire, que quelques-uns parmi la communauté des Pieds-Noirs avaient eux-mêmes saboté leur cause au lieu de la soutenir. On n'a qu'à se référer au personnage d'Annika Naulet dans *Salaam la France* de Bernard du Boucheron. Dans ce roman, le ministère de la Santé nomme le narrateur, un carabin parisien appelé Frédéric Le Saulnier, médecin à Bou Djellal. Une fois arrivé dans cette petite ville algérienne, le docteur se présente à Naulet, l'administrateur aux bureaux de la commune indigène. C'est l'hiver de 1954 et, en effet, le style de du Boucheron dégage une atmosphère menaçante. Naulet est marié à Annika, belle Danoise contre qui le docteur Le Saulnier est bientôt mis en garde. D'après le policier Martinez, Annika s'identifie avec les gauchistes danois que le policier décrit ainsi : 'Anticolonialistes à tous crins, idéologues de l'égalité mais très fiers de la supériorité nordique'.² Une petite colonie scandinave — ayant sans doute prêté oreille à Gide — s'était installée à Bou Djellal. Le docteur fait la connaissance des Scandinaves, ce qui fait qu'un soir il écoute Annika s'exprimer ainsi : '[Les Arabes], dit-elle, avaient à venger un siècle d'oppression ; nous ne pouvions pas leur reprocher leur violence'.³ Annika aura bientôt l'occasion d'évaluer la gravité de ses mots. Elle commet l'adultère avec Sdira, un indigène et deuxième adjoint de son mari, mais une nuit, quand l'amant terrible la trouve en la compagnie du docteur, il donne libre cours à sa colère en mitraillant les jambes de la Danoise.

C'était notre terre de Mathieu Bezezi dévoile la saga des de Saint-André, une famille qui, depuis des générations, possède de vastes terres dans l'Aurès. Pendant les années cinquante, Antoine, le fils, fait défection, aide les indépendantistes à commettre des attentats à Alger. Antoine est le fils d'Ernest Jacquemain marié à Hortense née de Saint-André. Il est envoyé à Paris par ses parents pour parfaire son éducation et là il se met à militer dans le parti communiste. Rentré à Montaigne — c'est le nom de la demeure de la famille — peu après le décès de son père qui s'est produit quelques semaines après les attentats de la Toussaint, Antoine se dirige ensuite vers Alger où il fera partie d'une bande de terroristes. Nous apprenons le nom d'un autre membre de la bande : c'est Samia. Antoine fabrique des bombes dans la Casbah qu'il remet à Samia. Or attrapée finalement par les paras, Samia révèle des noms dont celui d'Antoine. Celui-ci est capturé à son tour et ne tarde pas à passer dans la salle des tortures. Dénudé il subit des humiliations, encaisse des coups jusqu'à ce qu'une nuit il succombe à cette épreuve barbare. Les paras jettent le cadavre d'Antoine à la mer et c'est du fond de l'abîme que les dépouilles d'Antoine s'adressent à Hortense, la conjurant de demander pardon à tous les Algériens.⁴

Dans cette affaire, le rôle que jouent les hommes politiques est bien sûr prépondérant. *Enfin tu es revenue au pays* d'Evelyne Sellés-Fischer a un sous-titre : « Intime chronique d'un retour ». Justement il s'agit du journal d'un voyage à la terre natale algérienne assorti de réflexions ponctuelles. Durant l'exode, les autorités françaises se montrent inaptes et parfois tout à fait incompréhensifs. Sellés-Fischer cite Louis Joxe, alors ministre d'État des affaires algériennes, qui déclare : 'Les Pieds-Noirs vont inoculer le fascisme en France'.⁵ Gaston Defferre, le maire de Marseille, brillant par son impudence, les invite à aller 'se réadapter ailleurs'. Mais bien sûr l'homme qui a eu la force de caractère à initier des pourparlers avec l'ennemi, à concevoir l'indépendance politique de l'Algérie, à mettre ce projet sur les rails et le faire aboutir, nonobstant les conséquences douloureuses, a été le président de la République, Charles De Gaulle. Cette politique a suscité une réaction explosive allant même jusqu'à provoquer la rébellion d'une partie de l'armée. Dans *Passé sous silence*, Alice Ferney revient sur un seul chapitre de la colère antigauilliste, celui de Jean Bastien-Thiry, un lieutenant-colonel de l'armée de l'air qui, suite à l'attentat contre la vie de De Gaulle qu'il mit en exécution, fut jugé et fusillé.

² Bernard Du Boucheron, *Salaam la France* (Paris : éd. Gallimard coll. Folio, 2011), [2010], 149.

³ Ibid., 169.

⁴ Mathieu Bezezi, *C'était notre terre* (Paris : éd. LGF., 2010), [2008].

⁵ Sellés-Fischer, 137.

La technique d'écriture qu'emploie Alice Ferney explique le succès de son roman. Au lieu d'élaborer quelque document étayé par des références nourries à des archives publiques ou privées, l'auteur adopte une stratégie énonciative qui lui permet d'explorer de manière convaincante la psychologie de l'apprenti régicide ainsi que de sa cible universellement réputée. Non que l'auteur ne se soit pas documenté, loin de là. Son texte est émaillé de brins de phrases en italiques qui de toute évidence sont des citations. Ferney attribue un autre nom aux deux personnages principaux : Paul de Donadiou d'une part et Jean de Grandberger d'autre part. Ainsi est évitée la lumière crue des flashes des appareils de photo journalistiques. L'on sait l'air de père de la patrie que Jean de Grandberger prenait lorsqu'il faisait une allocution à la télévision. 'À force de le voir apparaître, alternant le costume civil et l'uniforme militaire, par une jonglerie qui avait autant de signification que de malice, toujours devant les ors des palais de la République, les enfants autant que les parents connaissaient ce général [...]'.⁶ Voilà, Jean de Grandberger tout en étant général et rusé a recours aussi à la 'jonglerie' non n'importe où, mais dans les édifices symboliques de l'État. Remarquons comment les parents se réduisent au niveau des enfants. Le lecteur comprend que jamais Paul de Donadiou ne pourra venir à bout de la 'malice' de Jean de Grandberger. Par contre Ferney emploie le « tu » quand il est question de Donadiou. 'Tu t'en référais à de grandes tragédies passées où des hommes dignes et francs s'étaient élevés contre des tyrans. Tu croyais revivre ces temps encore proches, qui firent des héros [...]'.⁷ D'une part le tutoiement nous permet de faire connaissance du cadre intime de Donadiou, de rencontrer son épouse et ses enfants, d'autre part il trahit l'incapacité du personnage de saisir correctement tous les enjeux du dilemme. À la fin, les deux personnages paient un prix élevé. Donadiou trouve une fin déshonorante surtout pour avoir, au cours de l'attentat, mis en très grave danger la vie de Charlotte de Grandberger, tandis que le général frappe par son inconscience, lui qui s'avère indifférent aux cris des Pieds-Noirs restés dans la Terre du Sud et dont les oreilles coupées 'emplissaient des sacs mis au réfrigérateur'.⁸

Exode et retour

La longue période, plus que centenaire, de l'émigration d'Européens en Algérie, de leur installation difficile ou non dans ce territoire sous administration française s'achève par un traumatique exode en 1962. Le départ d'une vaste quantité de familles se fait tellement à la hâte qu'elles éprouvent la forte déception d'abandonner derrière elles presque tout ce qu'elles possédaient : habitation, meubles, etc. Mais la violence de part et d'autre qui régnait dans l'Algérie de 1962 rendait impératif un voyage par navire vers un port du littoral français. Le spectacle de fugitifs contraints de rompre abruptement les liens avec leur terre natale s'est imprimé pour de bon dans l'esprit des Pieds-Noirs. Sellés-Fischer, elle, n'a pas vécu cette expérience parce que ses parents, pressentant le danger, l'avaient laissée chez des personnes de confiance en France métropolitaine. Néanmoins, dans son livre Sellés-Fischer imagine la conversation entre une mère et sa fille dans leur maison de Philippeville avant leur sortie définitive. La mère veut garder la clé.⁹ La fille craint que plus tard les indigènes ne défoncent la porte. La mère explique son intention de ne pas fermer la porte à clé mais d'emporter la clé quand même, en souvenir. En fait, beaucoup de Français d'Algérie répugnaient à l'idée de partir. Le narrateur du récit *La Montagne* de Jean-Noël Pancrazi se souvient aussi justement du départ de sa famille du village de Bordj Bou Arréridj dans le Constantinois. Le père du narrateur avait travaillé comme aide-comptable dans une minoterie. Trop attaché à son métier et considérant qu'on venait de couper le blé dans la région, le père, après avoir veillé à l'embarquement de sa famille sur le navire, prend inopinément la décision de retourner à Bordj Bou Arréridj.¹⁰ Décision malheureuse ! En fait les hommes de la wilaya ne tardent pas à se présenter pour nationaliser la minoterie. Tout d'un coup les voisins restés jusqu'à assez amicaux, fanatisés par le nouveau pouvoir, l'encerclent, le malmènent. Le

⁶ Alice Ferney, *Passé sous silence* (Arles : éd. Actes du Sud coll. Babel, 2012), 100-101.

⁷ Ibid., 150.

⁸ Ibid., 137.

⁹ Sellés-Fischer, 95.

¹⁰ Jean-Noël Pancrazi, *La Montagne* (Paris : éd. Gallimard coll. NRF., 2012), 57.

père réussit avec difficulté à prendre le bus se dirigeant vers Alger où, là, il comprend que sa vie en Algérie était arrivée à sa fin inéluctable.

Au moment où l'idéal de l'Algérie française se désagrègeait à vue d'œil, non tous les Pieds-Noirs gardent le calme comme le personnage de la mère chez Sellés-Fischer. Dans *C'était notre terre*, Hortense veuve et âgée se retranche dans Montaigne ayant pour compagnie seulement la bonne Fatima. Trois ans après le départ des Pieds-Noirs, elle mourra aveugle et folle selon l'opinion des Berbères. Peu après le référendum de l'indépendance, elle se rend à Alger où elle est témoin de la colère qui s'empare des quartiers européens. Les gens cassent leurs meubles sur le trottoir, détruisent leur propre commerce : 'ceux qui plaçaient des bombes dans les hôpitaux et qui incendiaient les bibliothèques'.¹¹ Le roman de Bezezi montre à quel point l'exode bouleverse la vie des gens. Pour fuir Montaigne, les deux filles d'Hortense, Marie-Claire et Claudia ainsi que la famille de celle-ci, montent dans un des camions d'un convoi qui, sous escorte militaire, se dirige vers le port d'Alger. Le convoi s'arrête à un bordj où des militaires français montent la garde. Au cours de cette dernière nuit passée sur le sol algérien, Marie-Claire fait un serment de devenir religieuse, résolution qu'elle exécute en entrant dans un monastère de Bretagne.¹²

Le temps passe, les Pieds-Noirs catastrophés de 1962 ont depuis fait carrière en France et sont partis à la retraite. Comme le remarque Sellés-Fischer, un jour on finit par répondre à l'appel de la ville natale.¹³ *Et le Sirocco emportera nos larmes...* de Daniel Saint-Hamont est un roman du retour de seniors dans leur ville de naissance, c'est-à-dire, Tadjira dans l'Oranais. Touchante est l'idée derrière ce roman laquelle est d'emporter un souvenir très prisé, geste qui en effet rachète toutes les pertes que l'on avait subies. Un tel instinct risque bientôt de basculer dans le grotesque. Puisque plusieurs cimetières des Pieds-Noirs en Algérie ont été profanés, Simone Benichou, une israélite, tente, après le séjour à Tadjira, de rentrer en France avec un sac contenant des ossements de la grand'mère retrouvés dans la tombe ancestrale¹⁴ ! La quête de Paulo, moins lugubre, communique un sens à tout le roman. Paulo, accompagné du narrateur, s'éloigne du groupe et va chercher l'ancienne ferme de son père. Avec l'aide de Mezguen, qui jadis avait été un paysan employé par le père de Paulo, ils entrent dans un blockhaus où ils sortent d'une trappe de très vieilles caisses en bois contenant une vingtaine de bouteilles de vin. Et Paulo d'expliquer l'importance de cet alcool. Au-delà des blessures mal refermées, au-delà des déceptions que les touristes pieds-noirs éprouvent à contempler la ville de Tadjira d'aujourd'hui, la mémoire de Paulo évoque un passé révolu permettant au lecteur d'apprécier chaleureusement la vie des colons européens. C'était en 1930, année où l'empire français célébrait le Centenaire de la prise de la Régence.¹⁵ Gaston Doumergue, président de la République, était arrivé à Oran pour un banquet donné en son honneur. Tous les vigneron de l'Algérie envoient leur vin à Oran dans l'espoir que leur produit précieux finisse sur la table de Gaston Doumergue et des nombreux invités illustres. Les vigneron de Tadjira eux aussi nourrissent ce fol espoir et ils confient à Ferdinand, le grand-père de Paulo, la tâche de les représenter. Mais à cause d'une dispute que Ferdinand avait eue avec le président de la Fédération des syndicats agricoles, son ambition de voir le vin de sa ville orner la table de Gaston Doumergue s'avère vaine. Ferdinand avait beau, ces jours-là, porter le faux-col et conduire sa Renault Vivaquatre jusqu'au Grand Palais d'Oran, il n'a pu qu'avaler des couleuvres. Derrière les cuisines du Grand Palais règne une énorme confusion. Ayant remarqué sur le trottoir trois caisses en bois égarés par un camion militaire qui vient de repartir, Ferdinand les ramène à Tadjira et les descend dans la trappe. Elles contiennent des bouteilles de Château Cheval Blanc, 1921. On savait que, dans le bordelais, cette année-là avait été la vendange du siècle. Or Paulo réussira à ramener en France ce très grand cru non pour s'enrichir, mais pour ressusciter le temps perdu.

¹¹ Bezezi, 414.

¹² Ibid., 393-394.

¹³ Sellés-Fischer, 81.

¹⁴ Daniel Saint-Hamont, *Et le sirocco emportera nos larmes...* (Paris : éd. Grasset, 2012), 302.

¹⁵ Ibid., 209.

Pour Sellés-Fischer, le retour à Philippeville — ou Skikda — l'aide à faire ce qu'elle appelle 'le long apprentissage de l'absence'.¹⁶ Son ouvrage est entrecoupé de citations d'Albert Camus, auteur que les Pieds-Noirs revendiquent entièrement. Les Maghrébins tentent de consoler Sellés-Fischer en lui expliquant que le départ brutal des Français d'Algérie est dû au *mektoub*. L'auteur, qui récuise un tel subterfuge, se replie plutôt sur une idée-force de Camus, la révolte, qui est le contraire du *mektoub*.¹⁷ Frappée par le littoral prodigieux d'Afrique du Nord et par la courtoisie des Algériens, Sellés-Fischer inclut, au début d'un des chapitres, une épigraphe de Camus qui résume sa pensée : 'La Méditerranée a son tragique solaire [...] On peut comprendre en ces lieux que si les Grecs ont touché au désespoir, c'est toujours à travers la beauté, et ce qu'elle a d'oppressant.'¹⁸

Un Algérois de souche maltaise

En 2012, Pierre Dimech a publié *L'Homme de Malte*, son deuxième livre à caractère autobiographique. Né à Alger, cet auteur qui a connu toutes les tribulations des Pieds-Noirs, a passé une bonne partie de sa vie à défendre leur dignité. De souche maltaise, il est un observateur privilégié de cette communauté modeste mais dynamique dont il trace son installation à Alger, sa participation à la vie économique, l'exode et son éparpillement en France métropolitaine. Né plus exactement dans le quartier Rovigo, dans le secteur est d'Alger, Dimech raconte que, sur des collines tout près appelés les Tagarins, ses arrière-grands-parents géraient une coopérative de producteurs de lait.¹⁹ En effet parmi les premiers immigrés Maltais figuraient des bergers qui conduisaient aux Tagarins paître les quelques chèvres qu'ils avaient emmenées avec eux. Dimech ajoute que d'autres immigrés Maltais précoces demeuraient près de l'esplanade de la Marine où ils pouvaient pratiquer leur métier de batelier.²⁰ Pendant les deux dernières années de l'administration française, l'auteur était sous les drapeaux et le 26 mars 1962, jour de la fusillade de la rue d'Isly, il était affecté à un régiment d'artillerie à Blida.²¹ Finalement, deux mois plus tard, lui parvient ce qu'il a tant souhaité, l'ordre de mutation sur Alger. Mais quelle scène dérangeante l'attend ! Des rues complètement désertes et partout un silence funèbre. L'Alger des Maltais et d'autres Européens avait reçu un coup mortel. En octobre 1962, le paquebot *Ville d'Alger* transporte Dimech et son régiment à Marseille.²² En débarquant, les militaires se mettent à fêter la fin de leur service militaire tandis que Dimech, chagriné, comprend que sa ville natale, ville de Maltais travailleurs et d'Européens créatifs, vient de sombrer pour toujours.

Expulsée brutalement de ce nouveau pays, l'Algérie, où jusqu'alors ils avaient vécu, se sentant désemparés en France métropolitaine, la famille Dimech (Pierre ainsi que ses parents) faisait face à un vide identitaire. Non seulement ils étaient navrés par l'injustice de l'exil, mais ils mesuraient la cruauté d'être sevrés des traditions maltaises héritées de leurs ancêtres et de leur communauté en Alger. Cette déception fait naître chez Dimech l'idée de visiter les îles maltaises, le pays d'origine des arrière-grands-parents. Renouer avec des parents lointains paraît d'abord un projet vraisemblable vu que les derniers contacts avec l'île remontaient à une quarantaine d'années auparavant. Dimech fait son premier voyage à Malte pendant l'été 1966, voyage qui inspire un chapitre de *D'Une jetée l'autre*, livre qui, tenons-en bien compte, a pour sous-titre 'récits et nouvelles'.²³ Dans *D'Une jetée l'autre*, Remi — personnage qui est le double fictif de l'auteur — entreprend ce voyage avec son camarade Marcel. D'abord un vol sur Rome, ensuite un trajet par le train jusqu'à Naples d'où ils embarquent sur un cargo qui traverse le détroit de Messine pour ensuite se diriger vers Malte. Le lecteur comprend

¹⁶ Sellés-Fischer, 192.

¹⁷ Ibid., 102-103.

¹⁸ Sellés-Fischer, 123.

¹⁹ Pierre Dimech, *D'Une jetée l'autre, récits et nouvelles*, Hélette : éd. Jean Curutchet, 1997), 25, 66.

²⁰ Dimech, 1997, 195.

²¹ Pierre Dimech, *L'Homme de Malte, récit d'une quête d'identité*, ill. préface de Son Excellence Mark A. Miggiani, ambassadeur de Malte en France. Avant-propos d'Alain Sanders (Anet : Atelier Fol'fer coll. Xenophon, 2012), 108.

²² Dimech, 1997, 274.

²³ Dimech, 1997, 199-221.

immédiatement que le voyage s'avère pour Remi et Marcel une expérience spéciale. L'anthropologue Andrea L. Smith tout en remarquant qu'une foule de Pieds-Noirs de souche maltaise font et refont le voyage de Malte parle de rite d'initiation accolant justement à cette expérience une aura sacrée.²⁴ À l'université d'Alger, Remi et Marcel avaient été étudiants en droit. L'année précédente Marcel avait déjà visité la ville éternelle qu'il admirait surtout pour avoir donné origine au droit romain. Mais cette fois, le voyage maltais étant un voyage distinct, toute mention de droit romain est abolie. Il est vrai que les algues agrippées aux quais du port Naples rappellent à Remi la brise marine d'Alger et que tel jardin de Catane leur évoque de nouveau la ville blanche. Mais cette aube d'été de 1966, l'apparition de Malte sur l'horizon ne suscite pas de souvenirs : c'est une véritable irruption de l'inconscient. C'est une 'Cité-État surgie de l'Antique'.²⁵ Il ne s'agit pas d'un spectacle exquis qui restitue ce qu'Alger avait enlevé. Le texte parle plutôt d'une renaissance spirituelle, Malte offre à l'auteur une raison de vivre.

Au cours de son enquête magistrale sur les Pieds-Noirs de souche maltaise, Andrea Smith en accompagne également un groupe dans leur exploration de l'île, groupe dont chaque membre avait depuis longtemps perdu toute trace de leurs lointains parents indigènes.²⁶ Plusieurs fois l'anthropologue est amenée à conclure que la réelle motivation derrière ces pèlerinages aux îles des ancêtres est l'allègement de l'affliction que les Pieds-Noirs continuent à ressentir des pertes énormes qu'ils ont subies en Algérie : ils ont perdu leur foyer, leur culture à la fois méditerranéenne et arabe, etc. Malte, si proche du littoral nord-africain, leur offre le décor convenable où mentalement ils revivent l'Algérie de jadis.

Sans doute Dimech appartient-il à une autre catégorie de Pieds-Noirs. Pour lui l'Algérie représente une défaite idéologique retentissante, l'abysse où un passé récent l'avait plongé. Par contre, en 1966 Dimech observe la timide indépendance politique que Malte venait d'obtenir. Il y croit au point où, à Paris début des années soixante-dix, il s'affaire au consulat de Malte.²⁷ Plus tard il aura l'occasion de rencontrer un Président de Malte, Guido Demarco en 2001, et deux premiers ministres, Dom Mintoff en 1974 et Joseph Muscat en 2013.²⁸ Malgré quelques réticences qu'il balbutie parfois à propos de Malte et qui sont fort compréhensibles, depuis sa découverte de l'île, elle a constitué pour lui un nouveau point de départ, un programme culturel qui occupe sa vie et un espace humain stimulant la convivialité.

Les Vainqueurs s'entredéchirent

La marche inexorable de l'Histoire continue. Pendant les années quatre-vingt-dix, l'Algérie a été secouée encore une fois par une vague de violence aveugle qui ne s'inscrit pas du tout dans les conflits anticoloniaux survenus dans diverses régions de la planète. Le conflit qui a éclaté en Algérie au cours des années quatre-vingt-dix opposant l'administration FLN au groupe islamique armé (GIA) et qui a pris les dimensions d'une guerre civile relève plutôt du phénomène de la propagation du fondamentalisme musulman.

Dans *Le Sel des Andalouses*, Maurice Calmein dépasse le stade — qui est assez caractéristique des auteurs pieds-noirs — de la pétrification devant le désastre de 1962. Ce roman se structure encore une fois sur le retour d'un Français d'Algérie à sa ville d'origine. Avant de mourir, Joseph Gomez exprime le souhait d'avoir ses cendres éparpillées sur le tombeau de ses ancêtres à Oran. Son fils Marc, peu enthousiaste du passé nord-africain de son père, se rend en Algérie faisant d'une pierre deux coups. Il va exécuter le dernier souhait de son père et de plus, à la demande du

²⁴ Andrea L. Smith, *Colonial Memory and Postcolonial Europe: Maltese settlers in Algeria and France* (Indiana : Indiana University Press), 2006, 199.

²⁵ Dimech, 1997, 209.

²⁶ Smith, 214-215.

²⁷ Dimech, 2012, 157-158.

²⁸ Dimech, 2012, 124, 125.

rédacteur-en-chef du journal où il travaille, il voyagera jusqu'en Kabylie afin de se renseigner sur les revendications régionalistes. À Aïn el Hammam — ville appelée souvent « Michelet » par les habitants qui préfèrent son nom français originel — un concert en langue arabe soulève des bruyantes protestations que la police vient réprimer. Les Kabyles réclament auprès d'Alger le respect de leur langue, le berbère, et de leur culture. Plus tard, un Kabyle, Ali, amène Marc Gomez à une réunion clandestine du Front de libération kabyle (FLK). En insistant sur la distinction entre Berbères et FLN, Ali donne à Marc une version nouvelle de la guerre d'Algérie. Tandis que les dirigeants du FLN prônaient 'un nationalisme arabe, islamique et marxiste',²⁹ les Berbères, eux, luttèrent pour l'égalité avec les autres Français et pour la reconnaissance de leur identité. Le lecteur sait que la Kabylie avait été un foyer important de dissidence contre l'administration française. Les mots d'Ali trahissent-ils une interprétation révisionniste de l'Histoire de la part de Calmein ? L'auteur rêve-t-il de division dans les rangs des anciens insurgés contre le colonialisme français ?

Le chemin que Marc Gomez se fraie en Algérie assume bientôt la valeur d'un symbole. Il rencontre Myriam, femme médecin oranaise, et bientôt le couple a un enfant. Pourtant le bonheur de Marc Gomez dure peu car il est abattu froidement dans les parages d'Alger par des terroristes qui guerroyaient contre le gouvernement algérien. Myriam réalise un geste rappelant la littérature du XVII^e siècle : elle se convertit au christianisme. Ensuite elle s'installe en France où elle élève l'enfant de Marc dans la foi chrétienne.

L'épisode de Marc et de Myriam reste marginal. Tout en constatant les malheurs gangrénant la société algérienne, Calmein se complait à observer un signe très positif aux conséquences imprévisibles. Les Berbères rejettent l'idéologie sclérosée qu'Alger tente de leur imposer, ils se ressourcent dans leur héritage linguistique, dans leur culture ancienne lesquels pourraient catalyser une réforme profonde de l'Algérie. Mais entretemps la solution pour laquelle opte Myriam est identique à celle des Pieds-Noirs de 1962 : celle de quitter le pays natal.

Le Sel des Andalouses de Calmein est préfacé par Boualem Sansal, auteur algérien très ouvert aux sollicitations des Pieds-Noirs. Dans *L'Enfant fou de l'arbre creux*, Sansal attribue un rôle important à Pierre Chaumet, un personnage pied-noir. L'auteur situe l'action du roman dans une époque très récente, c'est-à-dire, vers 1995, à un moment où une guerre larvée sévissait en Algérie. Encore une fois un auteur a recours au thème du retour : Pierre retourne en Algérie en la compagnie de Khaled, Algérien de souche, qui, peu après sa naissance à Vialar (aujourd'hui Tissemsilt) en 1958, avait été confié aux parents de Pierre. Au cours de son séjour en Algérie, Pierre est jeté dans la prison horrible de Lambèse où il fait la connaissance de Farid, un autre prisonnier. La diégèse de *L'Enfant fou de l'arbre creux* consiste effectivement en une longue conversation entre les deux prisonniers. Farid fait un tableau de son pays martyrisé par les combats entre le gouvernement FLN et les islamistes. De plus il s'est tellement accoutumé aux partis en guerre qu'il est capable de deviner les coups bas, les manœuvres louches et la perversité insensée derrière chaque massacre qui se perpète. Farid raconte, par exemple, l'affaire Aziouz.³⁰ Celui-ci en a assez de collaborer avec la police corrompue. Après avoir aidé pour la dernière fois la police du régime à piller l'agence d'une banque, Aziouz disparaît avec le butin. Alors afin de se venger, la police massacre la famille d'Aziouz tout en faisant croire que c'était une opération montée par les islamistes.

Mais Sansal persévère dans sa dénonciation des idéologies qui ont fini par laisser exsangue le peuple algérien. Et voilà l'importance du Pied-Noir dans son roman. Persuadé que le mal algérien remonte à plus loin, Sansal souligne la perfidie de certains moudjahidine. À Vialar, pendant les années cinquante, Omar, le père de Khaled, collaborait avec eux en exerçant les fonctions de comptable pour la section de la zone. Grande fut sa surprise quand il découvrit que l'argent qu'il collectait n'était pas entièrement reversé au FLN. Le jour où Omar s'en ouvrit naïvement aux chefs FLN, il signa sa condamnation à mort. Omar fut assassiné par les moudjahidine précisément le 10 août 1958. Incessamment, Aïcha, la femme d'Omar céda Khaled à Mme Chaumet qui emmena avec elle ce petit enfant lorsqu'elle dut rentrer en France.

²⁹ Maurice Calmein, *Le Sel des Andalouses*, préface de Boualem Sansal (Friedberg: éd. Atlantis, 2008), 103.

³⁰ Boualem Sansal, *L'Enfant fou de l'arbre creux* (Paris : éd. Gallimard coll. Folio, 2011), [2002], 186-187.

Les avatars du personnage du Pied-Noir dans la fiction actuelle sont intéressants. Chez Saint-Hamont, le Pied-Noir recrée une époque disparue, l'Algérie de jadis, où des colons qui, en fait, ne sont que des paysans aspirent à leur promotion sociale. Calmein dévoile un autre visage du Maghreb, celui où s'épanouit une culture autochtone et humaniste ennemie des idéologies opprimantes. Dimech, par sa découverte du pays d'origine de ses ancêtres, dépasse le clivage France/Algérie, prend acte de l'héritage qui lui échoit et assume les trois composants de son identité qui sont à la fois français, algérien et indéfectiblement maltais. Enfin Sansal charge le Pied-Noir de la mission de purifier moralement l'Algérie d'aujourd'hui. Parler de survie de la littérature pied-noir, c'est lui assurer également un avenir.

Travaux cités ou consultés

- Belezi, Mathieu, *C'était notre terre* (Paris : éd. LGF., 2010), [2008].
- Calmein, Maurice, *Le Sel des Andalouses*, Préface de Boualem Sansal (Friedberg : éd. Atlantis, 2008).
- Camus, Albert, *Le Premier homme* (Paris : éd. Gallimard coll., Folio, 2000), [1994].
- Dimech, Pierre, *D'Une jetée l'autre : récits et nouvelles* (Hélette : éd. Jean Curutchet, 1997).
- Dimech, Pierre, *L'Homme de Malte : récit d'une quête d'identité*, ill.. Préface de Son Excellence Mark A. Miggiani, ambassadeur de Malte en France, Avant-propos d'Alain Sanders (Anet : Atelier Fol'fer coll. Xenophon, 2012).
- Du Boucheron, Bernard, *Salaam la France* (Paris : éd. Gallimard coll. Folio, 2011), [2010].
- Ferney, Alice, *Passé sous silence* (Arles : éd. Actes du Sud coll. Babel, 2012).
- Gide, André, *Si le grain ne meurt* (Paris : éd. Gallimard coll. Folio, 1972), [1926].
- Memmi, Albert, *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur* et d'une préface de Jean-Paul Sartre (Paris : éd. Gallimard coll. Folio actuel, 2012), [1957].
- Messud, Claire, *The Last Life* (éd Houghton Mifflin Harcourt, 1999).
- Pancrazi, Jean-Noël, *La Montagne* (Paris : éd. Gallimard coll. NRF., 2012).
- Saint-Hamon, Daniel, *Et le sirocco emportera nos larmes...* (Paris : éd. Grasset, 2012).
- Sansal, Boualem, *L'Enfant fou de l'arbre creux* (Paris : éd. Gallimard coll. Folio, 2011), [2002].
- Sellés-Fischer, Evelyne, *Enfin tu es revenue au pays*, Préface de Raphaël Draï. (Paris : éd. Les Cygnes, 2012).
- Smith, Andrea L., *Colonial Memory and Postcolonial Europe: Maltese settlers in Algeria and France* (Indiana : Indiana University Press, 2006).